

ACADÉMIE DE GENÈVE

---

**DISCOURS**

PRONONCÉS

**A LA SÉANCE SOLENNELLE**

TENUE

LE 31 DÉCEMBRE 1872

DANS LA SALLE DU GRAND CONSEIL

POUR LA DÉLIVRANCE

DU PRIX DISDIER



GENÈVE

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1873

Dis  
50

# ALLOCUTION

DE

M. LE PROFESSEUR ED. HUMBERT

RECTEUR DE L'ACADÉMIE

---

Monsieur le Conseiller d'État chargé de présider cette assemblée,

Messieurs les Membres des Autorités cantonales et municipales,

Messieurs les Professeurs,

Messieurs les Étudiants,

Mesdames et Messieurs,

Feu Henri Disdier, suivant les volontés et au nom de qui nous sommes réunis dans cette salle, en ce jour, et à cette heure exceptionnelle, avait manifesté pendant sa vie le désir d'exciter les jeunes gens à l'acquisition des connaissances dont il appréciait pour lui-même les bienfaits effets. Il fallait que son désir fût aussi profond que durable, puisqu'il instituait en mourant trois prix à décerner par l'Académie : le prix Ador, relatif à l'histoire ; le prix Humbert, concernant les matières philosophiques ; le prix Disdier, ou de philosophie morale, formé dans

les années bissextiles, de la réunion des prix Humbert et Ador confondus comme les deux courants d'une même source.

Il nous arrive aujourd'hui de rendre compte pour la première fois du dernier de ces concours. C'est vous dire de quelle reconnaissance nous sommes pénétrés à l'égard de Disdier, né orateur par les instincts, par la passion, par la véhémence de la parole, et devenu philosophe par curiosité, par goût, par esprit de recherche, par conviction; de ce véritable fils du dix-neuvième siècle qui, sans redouter la lutte des idées et les emportements de la polémique, aimait plus encore Genève, chérissait l'Académie autant que ses amis et nous a laissé l'incontestable preuve d'un attachement exemplaire. Disdier est l'hôte invisible aux yeux, bien que visible au cœur, de la petite fête intellectuelle à laquelle nous assistons. Non pas qu'il ait voulu faire du bruit autour de sa mémoire et de ses actes ou rappeler de loin l'ostentation : il ne nourrissait d'autre ambition, il ne poursuivait d'autre gloire que de favoriser le culte des choses de l'esprit, et ce culte n'est heureusement pas près de disparaître : il a de jeunes néophytes et d'anciens autels.

A la gratitude que nous inspirera toujours le souvenir de Henri Disdier et de son legs filial à l'Académie, se mêle en ce moment toutefois une impression pénible. En 1870, alors que nous avions eu le plaisir d'adjudger, avec les prix Ador et Humbert, le prix de littérature fondé par feu M. Charles Hentsch, le 31 décembre nous paraissait appelé à être désormais le jour des récompenses académiques, des étrennes de toute nature. Eh bien, cette satisfaction nous est refusée en ce moment, et le droit d'être surpris nous l'avons.

C'est un bonheur pour nous sans doute de pouvoir accorder le prix Disdier, mais ce prix, si important qu'il soit, est le seul aujourd'hui. Aucun champion n'est entré dans la lice pour disputer le prix Hentsch. Serait-il donc possible que la littérature, cette délicate fleur de l'imagination de l'âme et du goût, vint à se dessécher ou à se flétrir, faute de soins et de culture ? Rien ne serait plus malheureux. Indépendamment d'une tendance d'esprit mercantile et des résultats palpables, auxquels je rougirais de faire allusion, est-ce inadvertance, est-ce oubli ? Est-ce indifférence pour une lutte où les étrangers sont aussi bienvenus que les nationaux ? Est-ce un reste de ce vieux préjugé suivant lequel la littérature ne peut guère être jusqu'à un certain

âge qu'un ballon gonflé de mots creux et de phrases vides, comme si, avant d'être des hommes, nous avons été des mannequins ?.. Je me borne à poser ces questions ; à d'autres le soin de les résoudre. Mais que la littérature, qui nous donne tant d'heures heureuses dans la vie, nous en donne aussi dans les concours ! Qu'elle ne soit pas délaissée, même momentanément, et qu'on veuille bien se donner la peine d'en apprécier l'étendue ! N'est-elle pas nécessaire à la science qu'elle popularise, à l'observation qu'elle anime, au raisonnement qu'elle colore ? Buffon, Cuvier, Biot, Arago, Humboldt ont-ils eu peur de donner au vrai l'attrayant caractère du beau ?

Ces regrets que Disdier eût partagés, et dont on excusera de ma part la vivacité trop grande peut-être, sont tempérés, je m'empresse de le dire, par un vigoureux espoir. Dans l'année qui va naître, une vaste arène s'ouvre, où les combattants ne manqueront pas d'occasions pour mesurer leurs forces de différentes manières. Les palmes promises aux joueurs sont nombreuses et précieuses. Prix Davy, prix Hentsch, prix Bellot, prix Ador, prix Humbert, ces récompenses variées sont relatives aux sciences physiques et naturelles, à la littérature, au droit ou à l'économie politique, à la philosophie, à l'histoire. N'y a-t-il pas de quoi éveiller toutes les dispositions, stimuler toutes les aptitudes, satisfaire toutes les facultés, et compte-t-on beaucoup d'Académies où tant d'encouragements soient à la fois prodigués aux sciences de la nature et aux sciences de l'esprit ?

Je ne doute point que dans la patrie de Bonnet, de De Saussure, de Trembley, de De Candolle le goût croissant de l'observation physique ne suscite des travaux dignes d'être couronnés dans quelques mois ; mais il est souverainement désirable que le sens de l'observation morale croisse et se développe aussi au souvenir de Rousseau, de M<sup>me</sup> Necker, de Bellot, de Du Mont, de Sismondi. Rappelez-vous, MM. les Étudiants, ce que vous disiez, il y a deux ans, à cette même place, M. le Recteur Wartmann : « Quoi de plus nécessaire à l'esprit qu'une culture philosophique ? Dans quelle branche du savoir espérer faire une conquête si on a négligé la science qui résume le trésor de l'entendement humain ? » Rappelez-vous encore que l'immortel ouvrage de Montesquieu, l'*Esprit des Lois*, ce premier code de la civilisation moderne, était imprimé à Genève au dernier siècle, et n'ignorez pas ce qu'un célèbre historien disait un jour à l'un de

vos compatriotes : « S'occupe-t-on toujours des sciences morales chez vous ? C'est votre force, » ajoutait M. Guizot.

Qu'est-ce à dire, Messieurs ? C'est qu'il vous appartient, par excellence, à vous qui êtes l'avenir, de mener de front l'étude de l'homme spirituel et celle de la nature, l'analyse des phénomènes matériels et l'observation des faits moraux. Vous continuerez ainsi la tradition qui a rendu grande notre petite ville ; vous honorerez la mémoire de vos prédécesseurs, de vos modèles, du savant illustre et de l'éminent orateur enlevés cette année à l'Académie. Et lorsqu'il vous arrivera d'entonner le *Gaudeamus* dans vos riantes fêtes, vous aurez un nouveau et sérieux sujet de satisfaction : celui d'avoir travaillé à votre propre bien et au bien du pays.